

# iel

« He will be remembered  
for his honesty, his integrity,  
and the clarity of his art. »

*Kramer, producteur, fondateur de Shimmy Disc*

# ston

Wilfried Paris



---

\* *Requiescat in pace.* (Repose en paix).

Comme chacun sait, depuis la *grande métamorphose* survenue entre l'éclipse solaire du 11 août 1999 et le 1<sup>er</sup> janvier 2001, l'inconscient collectif de la communauté humaine est devenu une *conscience collective éternelle*, et l'humanité s'est transformée en *âme humaine*, foule psychologique : un seul être, soumis à la loi de l'unité mentale des foules. Un pour tous, tous pour un. Tous ceux qui n'ont pas été sauvés pendant ce laps de temps (à cause de *terribles accidents*, ou simplement à cause de leur égoïsme, de leur orgueil, de leur vanité ou de leur paresse), sont *morts*, et les habitants du deuxième millénaire sont des *morts-vivants* (ils sont *en train de mourir*, en même temps que Gaïa).

« Une idée pénible : au-delà d'un certain point précis du temps, l'histoire n'a plus été réelle. Sans s'en rendre compte, la totalité du genre humain aurait soudain quitté la réalité. Tout ce qui se serait passé depuis lors ne serait plus du tout vrai, mais nous ne pourrions pas nous en rendre compte. Notre tâche et notre devoir seraient à présent de découvrir ce point, et, tant que nous ne le tiendrions pas, il nous faudrait persévérer dans la destruction actuelle. » (Elias Canetti)

Seule possibilité pour les morts-vivants du XXI<sup>e</sup> siècle : inverser le cours du temps, ou passer de *l'autre côté du miroir*, et retrouver le *punctum* de leur disparition de la réalité, de leur mort, afin de rejoindre la communauté humaine connectée. L'âme humaine dans son ensemble y travaille d'arrache-pied, son but étant bien sûr de ramener ces moutons égarés dans la conscience collective éternelle, afin de les *sauver*, de leur sauver la vie. Car si « *on meurt seul, on vit ensemble* » (*Lost*). Et personne ne doit mourir. Il n'est pas prévu que l'un d'entre nous meure avant d'avoir intégré la conscience collective éternelle de la communauté humaine. Et en fait, cela n'arrive pas, car on trouve toujours le moyen de sauver la personne avant qu'elle ne meure vraiment (avant que son esprit ne meure), et on trouvera toujours un moyen (le clonage ou la résurrection du Christ ont été les techniques les plus dispendieuses et les plus compliquées à mettre en place, mais on y est arrivés).

« Le temps est une illusion humaine, et tous les temps coexistent dans l'éternité. » (Charles Howard Hinton, *La Quatrième dimension*)

C'est désormais cette conscience collective qui définit et crée notre réalité, à travers le langage qu'elle produit (car « Les mots sont l'outil primordial de manipulation de la réalité. Si vous maîtrisez le sens des mots, vous contrôlez les gens qui utilisent ces mots », selon Philip K. Dick, réincarnation du prophète Elie au XX<sup>e</sup> siècle). Mais les morts-vivants des années 2000 n'ont pas actualisé l'inconscient collectif en conscience collective, et sans idée de leur participation à cette grande âme humaine éternelle, ils foutent un peu la merde, de par leur non-maîtrise du langage et la création concomitante d'une réalité troublée, chaotique, dangereuse. Ils sont reconnaissables en ce que leur image circule partout et qu'un certain *ostracisme* organisé les a mis au ban de la société : ils sont *médiatisés*, ce sont les *stars* (les *étoiles*, qui « continuent de

briller alors qu'elles sont déjà mortes »). Ce bannissement<sup>(2)</sup> des *stars* par la communauté humaine lui permet de leur mettre facilement le grappin dessus, au cas où elles commenceraient à dire et faire vraiment n'importe quoi, et à troubler considérablement notre réalité. La *publicité* des stars rend accessible immédiatement (grâce aux développements des technologies - Internet, mobiles, GPS – et aux informations *People* – car ils sont, littéralement, le seul et dernier *Peuple*) leurs paroles et leurs actes à la communauté humaine, qui peut s'organiser rapidement pour trouver des *garde-fous*, organiser des rituels magiques, dire les mots qu'il faut au bon moment, afin de rétablir la bonne marche du monde comme il doit aller.

Or, pour la communauté humaine connectée, il est un cas particulier, un individu, qui pose un gros problème. C'est Daniel Johnston. Daniel Johnston est une des personnes au monde qu'il est le plus difficile de sauver et de ramener dans le giron de la conscience collective éternelle. Après la *catastrophe Kurt Cobain* (qui, comme chacun le sait, a tenté de se délivrer de la chaîne des réincarnations par laquelle nous passons tous, le *Samsara*, en vain heureusement, grâce à l'intervention in extremis de Gus Van Sant), on a bien failli avoir plusieurs fois une *catastrophe Daniel Johnston*. Kurt Cobain, d'ailleurs, l'avait prophétisée, cette catastrophe, en portant le tee-shirt de *Hi, how are you ?* (demandant gentiment de ses nouvelles à Daniel, par l'entremise de l'écran à photons) lors de la remise de son MTV Award en 1992, et on peut dire que Kurt Cobain, dans son délire d'*extinction* (« Nirvana », en sanskrit), a, sans doute voulu avertir Daniel Johnston du danger potentiel qu'il représentait pour la communauté humaine... Mais quel est donc ce danger Daniel Johnston ?

#### **GROS LARD**

Daniel Johnston est évidemment une des *stars* les plus dangereuses pour l'âme humaine. Car si Madonna monopolise avidement depuis cinquante ans le corps de la Vierge Marie dans le *Samsara*, au détriment de toute la communauté qui attend patiemment son tour de réincarnation ; si Michael Jackson, de terreur, s'est auto-constitué *momie* et a enfoui sa propre dépouille dans une pyramide d'Égypte dont on peine encore aujourd'hui à comprendre la structure extrêmement complexe (problème qui devrait être bientôt résolu grâce à une compétente équipe de dynamiteurs) ; Daniel Johnston, lui, a sans doute trouvé la meilleure cachette, la planque la plus difficile d'accès, le bunker le plus hermétique (Hitler fait vraiment pitié à côté de Daniel Johnston), en se retirant profondément *en lui-même*. Et il pourrait perpétrer un meurtre collectif d'une ampleur sans précédent, une catastrophe spirituelle monumentale, si on ne parvient pas au plus vite à le déloger, à l'exproprier, à l'*expulser* de lui-même.

---

2 Dans la Grèce antique, l'ostracisme est le bannissement d'un individu de la Cité par décision de l'assemblée publique.

« Plus une étoile est massive, plus elle consomme rapidement son hydrogène. Une grosse étoile sera donc très brillante, mais aura une courte durée de vie. Lorsque le combustible nucléaire se fait trop rare dans le noyau de l'étoile, les réactions de fusion s'arrêtent. La pression créée par ces réactions ne compensant plus les forces de gravitation, l'étoile s'effondre sur elle-même. Plus une étoile est grosse, plus la fin de son existence sera cataclysmique, pouvant aller jusqu'à prendre la forme d'une gigantesque explosion (supernova) suivi de la formation d'une étoile à neutrons voire dans les cas extrêmes (selon de la masse de l'étoile) d'un trou noir. » (Wikipedia)

Daniel Johnston est vraiment une très *grosse étoile*. Et tout le monde flippe que cette étoile ne s'affaisse sur elle-même, n'implose et ne se transforme en *trou noir psychologique*, entraînant et absorbant dans son autodestruction l'esprit entier de la communauté humaine. Comme d'autres artistes, tels Syd Barrett (sauvé par le jardinage), Brian Wilson (sauvé grâce à l'implantation génétique de la poussière d'étoile de son frère Dennis retrouvée au fond de l'Océan Pacifique) ou Rocky Erickson (sauvé grâce à une thérapie électroconvulsive), Daniel Johnston lutte chaque jour contre une *soi-disant* « maladie mentale chronique », à coups de camisole chimique (immobilisation de la psyché), d'internements répétés en institution (lorsqu'il constitue « un danger pour son entourage ou pour lui-même »), de sodas (régression et substitut affectif) et de cigarettes au menthol (compulsion et stade oral). Un régime alimentaire à base de sucre (« la plus dangereuse des drogues », selon Kim Fowley), associé aux neuroleptiques et autres antipsychotiques, entraîne un ralentissement ou des modifications de son métabolisme, une augmentation de l'appétit, des changements hormonaux ou la réduction de l'activité, qui l'ont fait incroyablement grossir, et Daniel, aujourd'hui, est *obèse*.

*Every time you look at me  
You see the monster in my eye  
If you could only help me girl  
We could be in paradise*

*(The Monster Inside of Me – Laurie EP)*

Tout ce que l'on vit, on l'a choisi. La figure du « monstre » traverse toute la discographie de Daniel Johnston, comme autant d'*alter ego* démesurés (Godzilla, King Kong, Frankenstein), spectraux (Casper The Friendly Ghost) ou créés par Daniel lui-même (Joe The Boxer, Jeremiah The Frog, The Duck, The Three Eye's Dog From Hell, etc). Les super-héros américains récurrents dans son œuvre graphique et musicale (Captain America, Spider Man, Hulk), sont également des créatures fantastiques, ou génétiquement modifiées, auxquelles Daniel donne de nouvelles significations dans une mythologie toute personnelle (Captain America devient le symbole de la Gloire Divine et du Rêve Américain, et doit revenir avec les Beatles pour l'Apocalypse, dans une

nouvelle version de la Destinée Manifeste)... Une étymologie possible du mot « monstre » est le verbe latin *monstrare* : *montrer*, ce qui laisserait supposer qu'il désignait à l'origine un phénomène que l'on *montrait* dans les foires ou les cirques. Le monstre, hors de toute interprétation morale (King Kong, Frankenstein ou Hulk sont fondamentalement de « bonnes personnes »), est donc d'abord un personnage *public*, obscène<sup>3</sup>. Toutes les stars sont donc des monstres, sont *montrées*. Le monstre montre sa différence. Différence choisie, car tout ce que l'on est, on l'a choisi. Ici se rejoignent la monstruosité apparente et la monstruosité intérieure, qui est chez Daniel Johnston *un excès* (chez d'autres, un *défaut*, ou une disposition anormale des parties).

*I'm chained to the wall  
I have nothing at all  
And my eyes look in the sunset  
Thinking of better things to do  
Like a monkey in a zoo*

*(Like a monkey in a zoo – Songs of Pain)*

Autant Dorian Gray cachait au monde son « monstrueux » (spectaculaire) visage, lui présentant le noyau (*core*) avenant d'une jeunesse éternelle (Dorian Gray étant la figure même de la rétention, comme ses disciples Isabelle Adjani ou Jean-Michel Jarre aujourd'hui), autant la monstruosité de Daniel Johnston *déborde* de toutes parts et se rend de plus en plus visible, en même temps qu'elle occupe et absorbe de plus en plus d'espace autour d'elle, dans son obésité exponentielle : « La règle secrète qui délimite la sphère du corps a disparu. La forme secrète du miroir, par où le corps veille sur lui-même et sur son image, est abolie, laissant place à la redondance sans frein d'un organisme vivant. Plus de limite, plus de transcendance : c'est comme si le corps ne s'opposait plus à un monde extérieur, mais cherchait à digérer l'espace dans sa propre apparence. » (Jean Baudrillard, *Les Stratégies fatales*).

Si la communauté humaine connectée est tout à fait capable de *voir* le corps véritable des morts-vivants du XXI<sup>e</sup> siècle, comme l'a bien montré le film des frères Farrelly, *Shallow Hal* (*L'Amour extra large*, où un Jack Black hypnotisé ne voit que la beauté intérieure des femmes et tombe amoureux d'une obèse dont il a une vision magnifique et adorable), l'apparence médiatique de certaines *stars* correspond à l'expression, à la révélation (photographique) de leur entropie intérieure, comme une soudaine poussée d'acné ou d'eczéma, et exprime (exteriorise) leur particulière dangerosité pour notre communauté : ainsi, pour cacher l'état avancé de putréfaction de son corps physique,

---

3 Du latin *obscaena* : ce qui est près de la scène, qui appartient au théâtre.

Michael Jackson s'est fait refaire plusieurs fois le visage et est désormais obligé de porter un voile. Daniel Johnston, de son côté, voit de plus en plus cohabiter sa monstruosité intérieure avec son apparence publique, médiatique, reflétant une *hubris* prééminente et extensive : par son obésité fœtale, placentaire, Daniel croît, se ramifie, se démultiplie, s'arrondit, occupe virtuellement tout l'espace, monopolise l'information et se complait dans une redondance génétique (auto-clonage), une expansion quasi fractale, qui le fait de plus en plus ressembler à une planète, *un monde à part entière*.

Selon le psychiatre suisse et inventeur de la *Daseinanalyse* Ludwig Binswanger, l'état « aliéné » signifie l'enfermement dans un « monde propre » (*idios kosmos*), alors que la santé déparcialise le Soi afin que soient réunies les conditions d'un « monde commun » (*koinos kosmos*). L'« être-au-monde » du malade schizophrène est décrit comme un *être-au-monde solitaire*, s'opposant au *koinos kosmos* de tous. Or, depuis plusieurs années, Daniel Johnston tente en quelque sorte d'opérer une fusion entre son *idios kosmos* et notre *koinos kosmos*, ce qui est particulièrement nuisible pour nous tous. Comme Elvis Presley ou Brian Wilson pendant leurs périodes de « grandes bouffes » (cloîtrés dans leur chambre à s'empiffrer de hamburgers au beurre de cacahouète – tentatives presque réussies de prises de pouvoir psychologiques sur l'âme humaine organisées par Richard Nixon et Henry Kissinger à partir de l'an terrible 1969), Daniel Johnston s'enferme de plus en plus profondément dans son monde intérieur, utilisant en toute inconscience (pensée automatique) des rituels magiques (trances, danses, chants, dessins allégoriques) qui actualisent dans notre monde commun les éléments de son monde singulier, et modifient profondément notre réalité. On sait bien que les plus dangereux schizophrènes sont ceux qui s'enferment dans une cave, un parking ou une cellule capitonnée, leur grand isolement fonctionnant comme caisse de résonance psychologique, un vortex d'autant plus actif qu'il est retiré et inaccessible (c'est bien pourquoi on plante très tôt des puces GPS dans le cerveau des schizophrènes et c'est ainsi que l'on a pu retrouver la poussière d'étoile de Dennis Wilson dans l'Océan Pacifique). Leur dévastatrice puissance psychologique est permise par l'inversion des polarités entre notre monde réel et leur monde imaginaire : le haut devient le bas, l'intérieur devient l'extérieur, le vide devient le plein, la partie devient le tout, le faux devient le vrai. Plus Daniel Johnston s'éloigne de la communauté humaine et s'enfonce dans son *parking mental*, par autosuggestion et multiplication de rituels, et plus son emprise sur notre réalité se fait forte, par tous ces procédés d'inversion, propagation, contagion, extension, *grossissement*. Daniel Johnston devient *notre monde*, notre planète. Mais de quelle planète s'agit-il ?

« *I was living in a Devil Town  
Didn't know it was a Devil Town  
And all my friend were vampires  
Didn't know they were vampires  
Turns out I was a vampire myself  
In the Devil Town* »

(*Devil Town*, 1990)

Dans le livre *Ubik*, les personnages créés par l'écrivain de science-fiction Philip K. Dick subissent le rajeunissement ou le vieillissement accéléré de leur environnement, soutendus par l'idée constante de désintégration et de mort qui frappe tout et tous dans ce monde chaotique. La vérité de cette incohérente entropie généralisée apparaît au héros Joe Chip à travers un graffiti dans un urinoir : « *Je suis vivant et vous êtes morts.* ». Joe Chip comprend que c'est lui et ses compagnons qui sont morts, dans un accident sur la Lune, relaté plus tôt. On les a placés en semi-vie, leurs corps reposent dans des cercueils cryogéniques. L'univers dans lequel ils évoluent est le monde mental de leurs projections encéphaliques et le phénomène d'entropie qui désagrège leur univers erratique de semi-vivants est le fait de la production mentale d'un enfant mort en bas âge, rongeur psychotique nommé Jory, placé en semi-vie cryogénisée, comme eux dans un moratorium, qui profite de la fusion de leurs flux mentaux pour littéralement les *dévor*er...

Daniel Johnston, bien malgré lui, est un semblable *rongeur psychotique* dans notre *koinos kosmos*. Dès 1985, il se filme devant un miroir et exprime très lucidement sa situation particulière de mort-vivant : « Hello, I'm the ghost of Daniel Johnston. Many years ago, I lived in Austin, Texas, and I worked at Mac Donald's. It is an honor and a privilege to speak to you today, to tell you about my condition in the other world »<sup>(4)</sup>. Par ailleurs, nombre de ses chansons font clairement état de sa position d'outre-tombe (*Devil Town*, *Life in Vain*, *Funeral Home*), le présentent comme un fantôme (*A Ghostly Story*, *Casper The Friendly Ghost*, *Ghost Of Our Love*) ou évoquent son histoire d'amour déçue avec Laurie, (*Laurie*, *Funeral Girl*), l'amour de sa vie, qui a repoussé ses avances pour épouser un *croque-mort* (!). Tout irait bien si Daniel Johnston nous laissait un peu tranquilles, mais le phénomène d'entropie, propre aux morts qui vivent dans leur propre monde, n'épargne pas le monde des vivants. Rongeur psychotique, inattentif à ce qui l'entoure (car plus rien ne l'entoure finalement que lui-

---

4 Dans le film *The Devil and Daniel Johnston*, documentaire de Jeff Feuerzeig, 2005, durée 1h 50.

même), Daniel devient *Tout Seul* (Tout et Seul), renverse peu à peu le tout vivant en une mort unique, à mesure que se poursuit sa fuite éperdue dans les méandres de plus en plus complexes de sa psyché : parcourant son terrier auto-mythologique en tous sens, créant partout de nouvelles ramifications, impasses ou chemins qui ne mènent nulle part, destinés à nous perdre tous en même temps qu'il se perd lui-même, étendant son territoire à l'infini, en une ligne de fuite ininterrompue, Daniel entraîne avec lui tout notre monde, tandis que *les puissances diaboliques frappent à la porte*.

« ... en dépit de toute ma vigilance, ne puis-je être attaqué d'un côté tout à fait imprévu ? Au plus intime de mon logis je vis en paix tandis que, lentement et en silence, l'adversaire, de je ne sais où, se creuse un passage vers moi... Et ce ne sont pas seulement les ennemis extérieurs qui me menacent ; il en est aussi dans le sein de la terre... ils arrivent, on entend le grattamento de leurs griffes juste au-dessous de soi dans la terre, qui est leur élément, et déjà l'on est perdu. Qu'on soit dans sa maison ne compte là pour rien, on est bien plutôt dans la leur... » (Franz Kafka, *Le Terrier*)

Cette stratégie à ce point complexe qu'elle finit par se retourner contre son créateur (Daniel a oublié où se trouvaient l'entrée et la sortie de son labyrinthe, a oublié qu'il y avait une entrée et une sortie, et finit par se poursuivre lui-même), produit des effets absolument dévastateurs : la planète Daniel Johnston (notre planète) est désormais sous la coupe de *MTV, Walt Disney, MacDonald et George Bush*. La psyché de Daniel Johnston, dans une constante compulsion régressive, produit une pensée automatique dont les éléments récurrents appartiennent à son histoire personnelle et deviennent les figures répétées comme des mantras auto-hypnotiques d'une mythologie singulière : le restaurant McDonald où il travaillait à Austin, et où il fut régulièrement photographié, filmé et interviewé, en uniforme de travail (*Monkey*) ; le parc d'attraction Astro World de Houston, où il a travaillé en 1983 et ses prolongements Disneyens (*Mickey*) ; le carnaval itinérant où il a vendu des croustillons en 1984 (l'univers graphique de Daniel ressemble ainsi un à carnaval à la James Ensor ou Jérôme Bosch, revisité pop) ; Captain America comme figure paternelle idéalisée (le père de Daniel était militaire) et défenseur du territoire national face à l'envahisseur ; MTV, qui est venu le filmer et le rendre célèbre en 1990, pendant un reportage sur la scène grunge de Austin, devenue la « chaîne du diable » après la prise de LSD avec les *Butthole Surfers* et le développement de ses « psychoses » (dont le point culminant fut la défenestration d'une vieille dame, suivie d'un internement en bonne et due forme).

« Problèmes psychiatriques ? Pas seulement. 'I was on MTV. Everybody was looking at me. Held the hand of the devil.' L'establishment, à travers MTV, incarne le diable qui préfère apprivoiser le *monster*, le transformer en *monkey*, figer la tension dans un mythe propre à assurer la vente de disques alors que



le bricolage intensif de Daniel Johnston naît justement de cette lutte. 'Who killed the monkey ? It was beauty.' Ses problèmes – dont la presse semble friande – il les présente sur le modèle d'un combat dont l'enjeu est la beauté, le classicisme pop. »<sup>(5)</sup>

Malgré la quête de beauté dont témoigne évidemment sa prolifique production de chansons magnifiques (qui a des oreilles entende), l'imagerie pléthorique et carnavalesque qui irrigue son imaginaire produit des réflexes paranoïaques de protection, d'isolement, et une idéologie de la peur, érigée en affect *autoproduit* (comme ses premières cassettes – un de ses derniers albums ne s'intitule-t-il pas *Fear Yourself* ?) qui semble creuser sous les pieds de nos démocraties d'innombrables terriers semblables. La peur de l'autre, de l'étranger (George Bush est « *Ok* », selon Daniel), dessine une « nouvelle frontière » (un *axe*), visant à brouiller les différences entre l'imaginaire et la réalité, et simplifier à l'extrême les formes de pensée, afin d'obtenir des couples d'opposition tels que bien/mal ou gentil/méchant. Cette vision dualiste et simpliste libère des fantasmes régressifs comme le désir de possession, accompagné par celui de consommer, alimentant l'obésité de Daniel en un cercle vicieux, un automatisme qui tourne en boucle, la spirale Johnston, depuis son vortex jusqu'à l'infini, envahissant peu à peu tout notre monde. Déclinant le patriotisme de Captain America avec l'imaginaire régressif Disneyen, les derniers dessins de Johnston développent ainsi leurs prévisibles extrémités idéologiques : en 2008, ils regorgent de *croix gammées*, de *saluts nazis* et de *Waffen-SS*, (Captain America faisant le salut nazi, Jeremiah The Frog portant une Croix de Fer autour du cou, etc.). Se voyant tel l'enfant qui gribouille ces symboles transgressifs sur sa table de classe, Daniel Johnston, dans sa puissante boucle autistique, est autant le témoin que le producteur de l'avènement à venir d'un fascisme mondialisé, apothéose du complot nazi international en vigueur depuis la fin de la guerre 1939-1945.<sup>(6)</sup>

Cette inédite mixtion de culture pop et de symboles fascistes s'accompagne évidemment d'une bonne dose de bigoterie religieuse, Daniel étant le plus jeune des cinq enfants d'une famille de chrétiens fondamentalistes, et son père travaillant depuis la fin de la guerre chez les Quakers. Elevé à coup de sermons bibliques et d'exhortations à résister à Satan et à la tentation, Daniel est un chrétien quasi fanatique qui a appris que la Bible était *the main book*, et d'ailleurs, il ne lit pas d'autres livres, sinon les *comics* de Jack Kirby. Obèse, *new born christian*, néo-nazi, Daniel Johnston est donc le parfait prototype,

---

5 Emmanuel Levaufre, « La belle et la bête » in *Bardaf* # 1, 1993. Article réactualisé in *BRDFNET* en 2000.

6 Lire *The Man in the High Castle* de Philip K. Dick, G.P. Putnam's sons Publisher, New York, 1962 (publié en français sous le titre *Le Maître du Haut-Château*, Edition J'ai lu, 2001) et *The Plot against America* de Philip Roth, Houghton Mifflin Publisher, Boston, 2004 (publié en français sous le titre *Le Complot contre l'Amérique*, Gallimard, 2006) qui expliquent tout ça très bien. Voir *Les Evadés du Futur*, film de Elizabeth Antébi, 1974.

le *cobaye* réflexif et le plus représentatif du cauchemar programmatique de l'Amérique de George Bush. C'est bien pourquoi il est très difficile pour l'âme humaine de le sauver.

#### STRATÉGIES FATALES VS STRATÉGIES HASARDEUSES

Comment donc la conscience collective éternelle s'y prend-t-elle (s'y est-elle prise) pour sauver l'âme de Daniel Johnston ? Plusieurs techniques ont été mises au point, et d'autres sont en cours, du point de vue selon lequel se place ce texte, et moi, lecteur. Ces techniques sont évidemment aléatoires, hasardeuses, intempestives et poétiques, puisqu'elles s'opposent aux stratégies *fatales* de Daniel Johnston, à la construction méthodique de sa propre « prison de fer noir », sa dystopie totalitaire comme prophétie auto-réalisée, son Empire (qui n'a jamais pris fin) et ses polices de l'esprit. En effet, face au *destin*, seuls le hasard, la coïncidence et la (bonne) rencontre peuvent être des armes efficaces, comme chacun sait. Partant, la communauté humaine a envoyé ses émissaires-missionnaires un peu partout dans le passé, le présent et le futur, pour contrer le *mauvais penchant* de Daniel Johnston, distillant quelques indices salvateurs sur son parcours balisé (sa spirale), chemins perpendiculaires dans les marges de sa ligne de fuite (sa perspective), *anges* dans son terrible enfer (sa chute).

« Dans les chansons des Beatles, il y a des références à d'autres choses, d'autres chansons. Comme John Lennon qui dit 'The Walrus Was Paul'. J'ai commencé à faire des références à d'autres chansons que j'avais écrites et j'ai commencé à faire une saga de chansons qui faisaient références les unes aux autres. Puis, les dessins ont fait référence aux chansons et les chansons aux dessins. » (Daniel Johnston, interviewé par Andrew Hulktrans, 2001)

Les plus puissants et les plus merveilleux des anges, George, Paul, John et Ringo ont commencé très tôt à travailler sur le cas Daniel Johnston. Celui-ci les découvre au lycée quand son père lui offre le *Complete Piano Songbook* des *Fab Four* (*Les 4 Fantastiques*) avec lequel il apprend à jouer du piano. Les Beatles ont écrit de nombreuses chansons pour Daniel Johnston, instillant leur grain de sable magique et mystérieux dans les rouages de ses automatismes mortifères. *The Fool On The Hill* est ainsi une chanson pour Daniel Johnston (pour Jésus aussi, ce parfait *idiot* sur le Mont Golgotha) : « J'ai toujours pensé que c'était moi le « Fool on the hill », parce que je vivais sur une colline et que je jouais du piano, quand j'habitais en Virginie. » Daniel Johnston va d'abord reprendre les chansons des Beatles (comme un ami), puis imiter les chansons des Beatles (comme un disciple), jusqu'à ce que l'imitation devienne indifférenciation, renversement des causes et des effets, et que l'*idios kosmos* de Daniel dévore littéralement la proposition d'amitié et d'altérité lancée par les quatre garçons dans le vent : « Qui a écrit *Yesterday* ? Est-ce Frankenstein ou est-ce Paul McCartney ? Ecoutez ces paroles. Je sais que Frankenstein va écrire une chanson qui n'a jamais encore été entendue, *Yesterday*. Il prendra sa guitare et il chantera *Yesterday, all my troubles seemed so far away ; now I need a place to hide away ; Oh I believe in yesterday*. Il ne sera pas en train de se souvenir de la chanson, il sera en train de l'écrire ! Paul McCartney a juste écrit la mélodie, et lui a écrit les paroles. Qui l'a écrit ? Qui écrit quoi ? Quand

j'entends une chanson à la radio, est-ce que je l'écris ? »). Cette intervention des Beatles dans le passé de Daniel prend dans son esprit la forme de *plagiats par anticipation* de ses propres chansons, et l'on peut dire que même les Beatles ont échoués dans l'entreprise de l'âme humaine de sauver Daniel. A l'auto-citation (procédé Beatlesien par excellence) succède chez Daniel la citation *de l'autre comme soi* (structure même de la créature de Frankenstein), réappropriation, reterritorialisation, inclusion phagocyte de l'autre dans sa planète extensive. Ainsi Daniel finit par contredire les paroles de *Tomorrow Never Knows* lorsqu'il la reprend avec Jad Fair : *Don't relax ... No, no it isn't love*, puis participe à l'hommage rendu par Shimmy Discs aux Rutles, le groupe parodique de Neil Innes (ex-Bonzo Dog Band) et d'Eric Idle (des Monty Python), dont la cible était justement... les Beatles. L'Empire contre-attaque, et les Beatles se font dessouder par Elvis Presley et Robert Nixon (via leurs *puppets* Charles Manson et Mark David Chapman), exemples d'une intervention hasardeuse qui a foirée.

« S'il se vante, je l'abaisse, s'il s'abaisse, je le vante ; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. »  
(Blaise Pascal, *Pensées*)

Il n'empêche, la communauté humaine connectée continue ses opérations pour contrer l'expansion infinie de Daniel Johnston. D'abord en multipliant les *attentions*, marques d'affection, preuves d'amour, histoire de restaurer l'égo bien amoché de Daniel : témoignages d'amitié publics (Kurt Cobain fut le premier), collaborations multiples (Jad Fair, Sonic Youth, Sparklehorse), albums de reprises laudatifs (avec des célébrités comme Beck ou Tom Waits). Cette reconnaissance artistique, qui va du milieu underground aux chanteurs « mainstream », permet à Daniel de faire un peu l'expérience de l'altérité en même temps que les éléments de son « monde intérieur » se trouvent réinterprétés et déterritorialisés, re-extériorisés. A l'aune de ces rencontres artistiques, Daniel peut aussi reconsidérer *l'amour* non comme une notion abstraite universelle (chrétienne, désincarnée, dénuée d'objet et de but - donc véritable *perversion*) mais comme une véritable expérience de vie. Certaines *groupies* courageuses se chargeront d'ailleurs de lui faire comprendre le sens du mot « rencontre » et de lui faire ressentir dans son corps même la réalité de l'expérience amoureuse (*Mean Girls Give Me Pleasure*). Merci à elles. Cela pour le versant *up* des interventions de l'âme humaine. En ce qui concerne la *descente*, le versant *down*, également nécessaire dans une dialectique manipulateur en montagnes russes qui devrait faire accoucher le monstre de son *moi* profond et lui permettre d'actualiser ses archétypes, tout le monde s'accorde pour mettre sous le nez de Daniel la situation extrême dans laquelle il se trouve, le péril qu'il représente pour nous tous, en multipliant les tentatives de *chocs* à son encontre.

Il s'agit de montrer à Daniel qu'il est bel et bien un *mort-vivant*. Et que s'il ne fait pas quelque chose rapidement, il va vraiment *mourir*. On lui fait peur avec ça, comme on a fait très peur à Tom Cruise en le faisant jouer dans *Vanilla Sky* (dans le but de contrecarrer sa candidature à l'élection présidentielle américaine de 2016). Ainsi a-t-on demandé à Daniel de poser

*devant sa propre tombe*, un bouquet de fleurs à la main, pour la photographie de la pochette de la compilation *Discovered Covered*, espérant déclencher quelque réaction de survie chez *The Late Great Daniel Johnston* (ainsi qu'il est surnommé sur la pochette dudit disque). Tous les *chocs* tentés sur Daniel se traduisent par des images fixes ou animées qui le mettent en jeu et en scène. Photos de presse morbides ou documentaire nécrologique (tout le film *The Devil and Daniel Johnston* part du présupposé que Daniel Johnston est *déjà mort* et que c'est son fantôme qui apparaît à l'écran), les *chocs*, ici, impliquent autant une transformation de la perception de Daniel par la multiplication de « traumatismes » (dislocation du temps et de l'espace à l'œuvre dans le montage cinématographique), qu'une manière de lui tendre un miroir omniprésent (grâce à la reproduction industrielle de ses œuvres et des images le représentant), et de le transformer en *personnage public*. Car ce qui est en jeu ici, avec la photographie et le cinéma, n'est pas seulement une façon de voir, mais aussi une façon *d'être vu*.

*I had a girlfriend  
Made me scared of the world  
I'd sit and watch the TV  
Terrified of the soap opera*

*(The Dead dog laughing in the cloud, Continued Story)*

Daniel a l'impression de vivre dans un film permanent dont il serait à la fois l'auteur et le héros principal : « Je suis filmé 24 heures sur 24, tout le monde peut me voir. ». C'est le propos de la chanson *Fly Eye* sur *Continued Story*: 'Fly eye, into the sky / fly eye, it's all right'. Dans une interview, il explique : « Au début, je ne savais pas qui ils étaient, et puis quelqu'un m'a dit : ce sont les yeux de Satan, et j'ai dit merci. Ce sont mes amis, parce qu'ils sont toujours là, ils me filment tout le temps, et ils amusent beaucoup de gens. »

On doit à Umberto Eco l'invention de l'*Anopticon* : à l'inverse du *Panopticon* projeté par Jeremy Bentham en 1787, c'est une construction agencée de façon à ce que le surveillant soit le seul à pouvoir *être vu* et ne puisse quant à lui *jamais voir*... Grâce à l'utilisation des images fixes et animées, et à la multiplication de leurs moyens de diffusion, la communauté humaine connectée a d'abord tenté de faire de Daniel Johnston un tel personnage, éminemment *public*, le centre de cet *Anopticon*, terrier où la conscience de la surveillance généralisée<sup>(7)</sup> fonctionnerait comme autorité céleste ou surmoi culpabilisant, et l'inciterait à faire quelques efforts pour se tirer de son foutu parking mental. Cette solution un brin paresseuse (de guerre lasse) s'est retournée contre l'âme humaine, puisque Daniel, ingérant et incorporant peu

---

7 « Nous pouvons lire jusque dans tes pensées. » Philip K. Dick.

à peu toute notre réalité, se retrouve désormais Seul avec lui-même (avec ses images de lui-même), ou avec Satan (son double) dans un véritable *désert du réel*. Tout le monde a été rejeté hors de la planète Daniel Johnston, et le proverbe « Aide-toi, le ciel t'aidera » prend ici un tour littéral tout à fait inédit puisque Daniel est à la fois la Terre et le Ciel, Dieu et le Diable, et qu'il *s'aide lui-même*, alimentant son désert de présences spectrales et autres extensions réflexives, qui lui donnent l'illusion d'une altérité menaçante ou amicale (mais il n'est que l'ennemi, et l'ami, de lui-même). De fait, Daniel a sans doute conscience que la communauté humaine connectée qui l'entoure dans l'éternité ne peut plus faire grand-chose d'autre que *l'observer*, impuissante. Car *Tout Seul*, Daniel nous a tous rejetés hors de lui et de son monde, et lorsqu'il entend quelqu'un lui parler, Daniel est sans doute de ceux qui pensent qu'ils « entendent des voix ».

### MONSTRE SACRÉ

Bref, on est tous très mal barrés. Tous les petits signes et indices mis en place pour aider Daniel à se sauver et à rejoindre la communauté humaine connectée ont lamentablement et poétiquement foirés, et il semble qu'il ne nous reste plus qu'une seule et très banale solution pour nous en tirer : un *meurtre d'âme* en bonne et due forme. Nous n'allons pas expliquer ici en détail comme se réalise un meurtre d'âme (c'est compliqué, et d'ailleurs, personne n'en a aucun souvenir), mais disons qu'il permet de se débarrasser des âmes qui ont refusé d'intégrer l'âme humaine universelle et éternelle, en leur retirant tout simplement *l'existence*. On tue une chose qui *est*, mais sans *existence*. C'est pourquoi le meurtre d'âme est absolument *innommable* (et c'est pourquoi personne n'en a aucun souvenir), et est aussi un meurtre parfaitement *légal*.

« L'homme sacré est, toutefois, celui que le peuple a jugé pour un crime ; il n'est pas permis de le sacrifier, mais celui qui le tue ne sera pas condamné pour homicide ; la première loi du tribunal affirme en effet que 'si quelqu'un tue un homme qui a été déclaré sacré par plébiscite, il ne sera pas considéré comme homicide'. De là l'habitude de qualifier de sacré un homme mauvais ou impur. » (Festus, *Sur la signification des mots*)

Après moult tentatives de salut, Daniel Johnston peut désormais être considéré comme un *homme sacré*, un *homo sacer*, ce concept-limite du dispositif juridique romain, dont la spécificité était : « l'impunité pour qui le tue et l'interdiction de le sacrifier ». La particularisation d'un individu en tant qu'*homo sacer* correspond à un bannissement, à une exclusion de la société. Pour la communauté humaine connectée, l'ostracisme qui doit frapper la *star* (pécheur impie ou ennemi de la communauté) correspond également à une telle mise au ban. Le ban est originairement une forme de consécration à la divinité (c'est pourquoi, dans le plus ancien judaïsme par exemple, le verbe « bannir » est parfois rendu par « consacrer »). De fait, les *stars* sont bien des *homo sacer*, à la fois bannies (mises à l'écart) et consacrées (célébrées), saints, et maudits, perpétuant l'indifférenciation originaire entre le sacré (objets de culte) et l'impur (corruption, vanité), produisant une véritable « horreur sacrée ».

Certaines acceptions du mot « monstre » insistent simplement sur son côté « spectaculaire », c'est le cas du *monstre sacré*, par exemple Marilyn Monroe ou James Dean (leur caractère de monstre sacré explique aussi leur mort violente, soit dit en passant). Daniel Johnston est un tel *monstre sacré*, si l'on étend le concept d'*homo sacer*, comme le fait le philosophe italien Giorgio Agamben, à « l'homme-loup » (*Wargus*) et au « sans paix » (*Friedlos*) de l'ancien droit germanique : « Ce qui devait demeurer dans l'inconscient collectif comme un monstre hybride, mi-humain mi-animal, partagé entre la forêt et la ville – le loup-garou – est donc à l'origine la figure de celui qui a été banni de la communauté. (...) La vie du bandit – pas plus que celle de l'homme sacré – n'est un bout de nature sauvage sans lien aucun avec le droit et la cité : c'est, au contraire, un seuil d'indifférence et de passage entre l'animal et l'homme, la *phusis* et le *nomos*, l'exclusion et l'inclusion : loup-garou précisément, ni homme ni bête, qui habite paradoxalement dans ces deux mondes sans appartenir à aucun d'eux. »<sup>(8)</sup> Daniel Johnston, déclinant dans ses dessins la figure du monstre, et notamment celle du loup-garou, y révèle aussi sa condition particulière, à la fois maudite et sacrée, de *banni*. S'il a d'abord été l'Idiot au sens chrétien du terme (*the fool on the hill*), puis l'*idiot du village* (retiré aux confins du village, au moment où le village cesse d'être un village), Daniel est devenu le loup-garou (entre la ville et les bois, la culture et la nature, l'humain et l'animal), monstre sacré, paradoxalement exclu (ostracisé) et inclus (consacré) par la communauté humaine.

Sous le règne de Daniel, le *freak-show* s'étend inexorablement et nous sommes tous en train de devenir des *monstres sacrés*. Les « quinze minutes de gloire » promises par Andy Warhol à chacun se généralisent grâce à la télé-réalité (le violent traitement collectif réservé à l'icône trash de la *Nouvelle Star*, Cindy Sanders, témoigne de la métamorphose de nos idoles en *freaks* définitifs, objets de moqueries, quolibets et multiples humiliations), tandis que le *Panopticon* et l'*Anopticon* fusionnent sur Internet, terrier ultime de l'auto-surveillance (Facebook, «You are the ONLY person to visit this page. No one else will ever come here »).

Nous faisons bien partie de la *planète Daniel Johnston*, et il suffirait que l'étoile implose une fois pour toutes pour que nous disparaissions tous d'un seul coup, pour que nous soyons tous les *suicidés* de Daniel Johnston.

« Nous sommes, Terriens, tous ici sous une identité secrète. » (Patricia Maincent)

---

8 Giorgio Agamben, *Homo Sacer, le pouvoir souverain et la vie nue*, Editions du Seuil, Paris, 1997.

Plutôt donc qu'un suicide *collectif* perpétré par Daniel Johnston, la communauté humaine connectée a préféré en finir avec l'âme de Daniel, en en faisant un « monstre sacré », *homo sacer* que chacun peut désormais tuer sans commettre d'homicide. Ce meurtre licite est permis par l'état d'exception dans lequel se trouve l'*homo sacer* : double exception et double exclusion, aussi bien de la sphère religieuse que de la sphère profane, qui permet à la communauté humaine d'être *souveraine* sur la vie (ici, l'âme) de l'homme sacré Daniel Johnston.

Parce que nous avons commencé à jouer de la musique en écoutant les chansons de Daniel Johnston, parce que nous avons enregistré nos chansons sur un magnétophone, comme lui, avant de distribuer nos cassettes à nos amis, comme lui, parce que nous avons, comme lui, joué sur des instruments-jouets offerts par nos amis, parce que nous avons, comme lui, passé le balai dans un McDonald, avec un badge sur le revers de la veste « Je suis un apprenti », parce que nous l'avons aimé, imité, rencontré, parce que notre apprentissage est fini et parce qu'il nous faut tuer nos pères, détruire nos idoles, et assassiner nos maîtres, Daniel Johnston n'appartient plus à l'âme humaine éternelle, n'appartient plus non plus à la planète ni à l'univers Daniel Johnston. Daniel Johnston *est*, mais il n'*existe* plus. Son âme est *morte*, nous venons de la tuer, *dans cette fiction*.

C.Q.F.D.

R.I.P. Daniel Johnston.

***Dani***

***John***

***R.I.P.***